

Odile Haumonté

**AU QUOTIDIEN
AVEC LES FEMMES
DE LA BIBLE**

Préface du père François Weber

EdB

PRÉFACE

La Bible a tout pour plaire. Elle nourrit notre connaissance de Dieu et du Christ, mais aussi notre connaissance de l'homme. On y trouve les récits les plus palpitants, les plus dramatiques, des passions amoureuses, des ténèbres de souffrance et de désespoir, des actes de foi et des apostasies, des batailles et des amitiés, dans le style – pour ne parler que de l'Ancien Testament – sobre et précis de l'hébreu, qui dessine avec la pauvreté de sa syntaxe des portraits ciselés en quelques traits, des nuances psychologiques d'une grande subtilité. Il est étonnant que les catholiques français la lisent si peu. En avons-nous peur ? Peut-être avons-nous l'idée que, pour lire la Bible, il faut être très savant. Il serait étrange que notre Dieu, qui a voulu s'approcher des hommes au point de partager leur condition, ait exigé de nous, pour comprendre sa Parole, des connaissances scientifiques pointues. Faut-il, pour admirer son œuvre, le ciel étoilé par exemple, être bardé de diplômes en astronomie, avoir compris les équations d'Einstein ou n'admirer la vie sur notre terre qu'une fois assimilée la *Classification phylogénétique du vivant* ? Faut-il, comme le déplorait le père Manaranche, que la lecture savoureuse de l'Écriture ne soit plus que l'apanage de nos pères juifs ?

Il y a une manière de lire la Bible qui la laisse parler, tout simplement. Ce n'est pas une manière naïve ou fondamentaliste, c'est une écoute de Dieu qui parle par ces personnages, ces oracles, ces lettres. Le livre d'Odile Haumonté montre par

l'exemple comment nous sommes rejoints par l'Écriture dans notre vie quotidienne. Loin d'une lecture méthodique d'un Anselm Grün qui veut dégager des figures bibliques l'identité masculine, elle se laisse rejoindre au fil des jours par les femmes de la Bible, femmes vivantes, guerrières, traîtresses, silencieuses, anonymes, croyantes ou meurtrières. Elle montre au fil du livre – et tout le génie du christianisme est là – que notre vie, si simple, inattendue ou monotone qu'elle soit, prolonge en quelque sorte l'Histoire sainte des récits bibliques, et que ces récits ne sont vraiment commentés que par les cœurs qu'ils touchent à chaque heure de leur histoire.

S'il est un fruit majeur que nous pouvons attendre de ce livre, ce serait qu'après sa lecture, nous ouvrions la Bible, tout simplement, pour y découvrir notre beauté et notre laideur, celles de notre prochain, de notre monde, éclairées par la lumière du Seigneur vers qui, enfin, nous pourrions tourner notre regard. Car il est vivant, agissant, présent, écoutant et parlant – ce livre en est le témoignage.

Père François Weber,
Communauté de l'Oratoire

INTRODUCTION

J'ai la chance d'être née dans les livres, au sens propre. Au moment de ma naissance, mes parents logeaient dans un studio et j'avais juste au-dessus d'eux ma chambre, une petite pièce au plafond bas. Dans la journée, ils me posaient sur leur lit, c'était un « cosy » selon la mode des années 1960, c'est-à-dire un lit entouré d'étagères sur deux côtés. Ces étagères étaient remplies d'ouvrages, en majorité des livres de poche aux couvertures bariolées qui me faisaient un peu peur. Dès que j'ai été capable d'attraper, je faisais tomber les livres sur moi et je restais là, tranquille, au milieu des livres.

Des années plus tard, alors qu'ils avaient migré dans la bibliothèque de mes parents, j'ai commencé à les lire. J'ai alors adressé ce reproche à ma mère : « Vous n'étiez pas très soigneux. Toutes les couvertures sont arrachées. » Elle se mit à rire : « Et qui a fait ça, à ton avis ? » J'étais interloquée : « Moi ? » « Oui ! » Aujourd'hui encore, je n'aime pas qu'on corne les pages des livres, alors me découvrir en mini-vandale...

J'ai aimé trouver en moi ce point commun avec saint Thomas d'Aquin : bébé, quand il pleurait, on lui mettait des livres dans son berceau et il se calmait aussitôt.

J'ai moins apprécié cette remarque de la Petite Thérèse devant une somptueuse bibliothèque : « Que je serais marrie d'avoir lu tous ces livres ! » Elle voulait dire par là que le temps passé à les lire aurait pu être mieux utilisé. Heureusement, elle aimait beaucoup lire et, en dehors des ouvrages spirituels,

elle lisait la comtesse de Ségur comme beaucoup de petites filles de son âge.

Lire, c'est se plonger dans l'univers d'un autre, entrer chez lui, dans son intimité, et découvrir la vie selon sa « carte du monde » à lui, comme disent les psychologues. C'est un voyage vers les terres inconnues.

Il en est ainsi de la Bible – la Parole de Dieu qui nous est parvenue au fil des siècles : elle nous invite à un voyage intérieur jusqu'aux profondeurs de nous-mêmes. Elle nous rejoint, elle nous bouscule, elle nous étonne, elle nous console, elle nous réveille. À chaque fois que nous la lisons, comme dans le poème de Verlaine¹, elle n'est « ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre ». Nous y puisons ce dont nous avons besoin dans l'instant présent, selon notre état d'esprit, notre histoire, notre situation. La Petite Thérèse nous dit en ce sens : « J'y découvre toujours de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux². »

C'est pourquoi le pape émérite Benoît XVI nous invite à la promouvoir comme étant un trésor pour notre monde :

« Il est donc décisif, d'un point de vue pastoral, de présenter la Parole de Dieu dans sa capacité de répondre aux problèmes que l'homme doit affronter dans la vie quotidienne. [...] Pour cela, nous devons déployer tous nos efforts pour que la Parole de Dieu apparaisse à chacun comme une ouverture à ses problèmes, une réponse à ses questions, un élargissement des valeurs et en même temps comme une satisfaction apportée à ses aspirations. La pastorale de l'Église doit être attentive à illustrer avec soin comment Dieu écoute les besoins de l'homme et son cri³. »

1. « Mon rêve familial », recueil *Poèmes saturniens*, 1866.

2. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Manuscrit A*, 83v.

3. Benoît XVI, exhortation apostolique post-synodale *Verbum Domini*, 2010, paragraphe 23.

Amie lectrice, ami lecteur, merci de faire le voyage avec moi à travers ce livre. Nous avons réuni tout l'équipement nécessaire : une boussole qui est la Tradition de l'Église, une carte au trésor qui est l'Écriture sainte, le pain de vie pour la route, l'eau rafraîchissante de la prière, mais qui sait quelles aventures nous attendent au cours de cette traversée...

Chapitre 1

MARIE - « NOUS AVONS SOUFFERT EN TE CHERCHANT »

La présence de Marie dans nos vies

– Joseph, j’ai interrogé tous nos amis, ils n’ont pas vu Jésus depuis que nous avons quitté Jérusalem, il y a trois jours.

– Je sais, Marie, personne ne l’a vu dans le convoi. Je vais retourner à Jérusalem. Il a dû rester là-bas. Je te promets de le retrouver.

– Je viens avec toi.

– Tu vas être fatiguée. Nous avons déjà parcouru une journée de chemin.

– Je ne peux pas rentrer sans lui, Joseph.

Après avoir salué leurs parents et leurs amis qui continuent la route en direction de Nazareth, Joseph et Marie font demi-tour et, le lendemain soir, atteignent Jérusalem. Ils se rendent à l’endroit où ils ont logé durant les huit jours de la Fête de la Pâque, mais personne n’a vu leur fils. Ils continuent à le chercher, arpétant les rues étroites. Enfin, au bout de trois jours, sous les colonnades du Temple, ils reconnaissent la voix de leur enfant bien-aimé.

Jésus est assis au milieu des docteurs de la Loi. Il les écoute et leur pose des questions, et tous ceux qui l’entendent s’extasient sur son intelligence et sur ses

réponses. Joseph et Marie sont stupéfaits. Il n'a que douze ans, mais les docteurs de la Loi dialoguent avec lui comme s'il était l'un des leurs. Marie s'avance d'un pas et, au moment même où Joseph lève la main pour lui faire signe de ne rien dire, elle s'adresse à Jésus :

– Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois comme ton père et moi, nous avons souffert en te cherchant !

– Comment se fait-il que vous m'ayez cherché ? répond Jésus en les regardant. Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ?

Comme Joseph aurait voulu épargner cette souffrance à Marie : Jésus a une mission, un destin qui les dépasse infiniment ; il n'est que de passage parmi eux.

Comme Marie aurait voulu épargner cette souffrance à Joseph : Jésus est le Fils du Très-Haut, le Fils de Dieu, il n'est pas le fils de Joseph.

L'un et l'autre ne comprennent pas. Si Jésus leur avait demandé à pouvoir rester quelques jours de plus dans la Ville sainte, ils y auraient consenti volontiers. Si Jésus leur avait expliqué le sens de sa mission, ils l'auraient compris et soutenu. Pourquoi avoir fait cela à leur insu ? Pourquoi cette longue absence, cette cruelle séparation, cette nuit profonde d'angoisse et d'abandon ? N'ont-ils pas déjà tout donné ? Leurs vies, leurs cœurs, leurs âmes lui appartiennent déjà et leurs mains ouvertes vers le ciel ne gardent rien.

Jésus se lève et vient vers eux en leur souriant tendrement :

– Si nous rentrions à la maison, maintenant ?
(D'après Luc 2, 41-52)

Ce passage est souvent mis en parallèle avec le Triduum pascal : Jésus prépare ainsi ses proches à sa mise au tombeau durant trois jours et au grand repos du Samedi saint. Il nous

prépare aussi à vivre avec Marie les périodes de sécheresse, d'épreuve, de désert où il nous semble que Dieu nous a abandonnés. Marie – qui a connu trois jours de vide spirituel profond et d'angoisse – peut nous accompagner, comme une étoile dans la nuit la plus obscure, comme la promesse de l'aube. Nous ne sommes jamais seuls pour porter nos souffrances : Jésus a connu la douleur physique, la haine qui torture et qui tue ; Marie a connu les épreuves spirituelles, l'absence de Dieu, la déréliction.

Pourquoi Dieu se cache-t-il ?

Paul déclare aux Athéniens, en parlant des peuples de la terre : « *Dieu les a faits pour qu'ils le cherchent et, si possible, l'atteignent et le trouvent, lui qui, en fait, n'est pas loin de chacun de nous*⁴. »

Notre mission est de chercher Dieu, guidés par Marie qui l'a cherché et trouvé avant nous ! Le père Teilhard de Chardin nous dit que cette quête est sûre ; n'ayons pas peur du brouillard car nous ne nous perdrons pas en chemin :

« Dieu ne se cache pas, j'en suis sûr, pour que nous Le cherchions ; pas plus qu'il nous laisse souffrir pour augmenter nos mérites. Bien au contraire, penché sur la création qui monte à Lui, Il travaille de toutes ses forces à la béatifier et à l'illuminer. Nos doutes, comme nos maux, sont le prix et la condition même d'un achèvement universel. J'accepte, dans ces conditions, de marcher jusqu'au bout sur une route dont je suis de plus en plus incertain, vers des horizons de plus en plus noyés dans la brume. Voilà comment je crois. Amen⁵ ! »

4. Actes 17, 27.

5. Père Pierre Teilhard de Chardin, prêtre et jésuite, 1881-1955.

Un Père au cœur de mère

La présence de Marie est discrète, pudique pourrions-nous dire : elle ne vient que si nous l'invitons. Pour la plupart d'entre nous, en effet, il est plus facile de passer par Marie que de s'adresser directement au Père qui nous fait un peu peur ! Charles Péguy nous en donne un exemple :

« Figure-toi que, pendant dix-huit mois, je n'ai pu dire mon "Notre Père"... "Que votre volonté soit faite !" Je ne pouvais pas dire ça, parce que je ne pouvais pas accepter sa volonté. C'est effrayant. Il ne s'agit pas de dire des prières à la mie de pain. Il s'agit de dire vraiment ce qu'on dit. Alors je priais Marie. Les prières à Marie sont des prières de réserve : il n'y en a pas une, dans toute la liturgie, pas une, tu entends, pas une que le plus lamentable pécheur ne puisse dire vraiment. Dans le mécanisme du salut, l'Ave Maria est le dernier secours. Avec lui, on ne peut être perdu⁶. »

On connaît aussi cette parole d'un petit garçon paralysé qui se trouve à Lourdes avec ses parents en 1928. Il s'exclame au passage du Saint-Sacrement : « Jésus, si tu ne me guéris pas, je le dirai à ta mère ! » Et il est aussitôt guéri.

Pourtant, nous trouvons une conception tout à fait incroyable du rôle de Marie dans les écrits de la Petite Thérèse ! Pour Thérèse, au contraire, Dieu le Père est si bon qu'il ne peut rien nous refuser, rien du tout ; de la sorte, elle s'adresse à Marie qui, elle, fera le tri :

« Je l'ai demandé à la Sainte Vierge. Je ne l'ai pas demandé au bon Dieu, parce que je veux le laisser faire comme il voudra. Demander à la Sainte Vierge, ce n'est pas la même chose. Elle sait bien ce qu'elle a à faire de mes petits désirs, s'il faut qu'elle

6. Lettre à Joseph Lotte, *Lettres et Entretiens*, 1927.

les dise ou ne les dise pas... enfin, c'est à elle de voir pour ne pas forcer le bon Dieu à m'exaucer, pour le laisser faire en tout sa volonté⁷. »

Quelle audace ! Quelle foi en la bonté de Dieu ! Bien sûr, à vue humaine, son père, Louis Martin, était un homme doux et bon, et sa mère Zélie, une femme de caractère qui menait bien sa barque professionnelle et familiale. Cependant, on voit dans la correspondance de Zélie combien elle s'emploie à maîtriser sa nature impulsive et à laisser le dernier mot à son mari, quitte à l'influencer habilement – ruse d'épouse ! Comme elle est proche de nous en écrivant avec cet humour qu'on goûte souvent dans ses lettres :

« J'arrive toujours à ce que je veux, et sans combat. Il y a longtemps que je connais la ruse du métier ! »

« Quand je dis à quelqu'un : “Mon mari ne veut pas”, c'est que je n'ai pas plus envie que lui de la chose. Car sinon, je sais bien l'y décider. »

On retrouve cette bonté maternelle de Dieu notre Père à Fatima : les enfants, qui veulent accomplir des sacrifices pour la conversion des pécheurs, se mettent une corde autour de la taille, sous leurs vêtements, comme une sorte de cilice. Marie leur adresse alors cette recommandation : « Dieu est satisfait de vos sacrifices, mais il ne veut pas que vous dormiez avec la corde. Portez-la seulement pendant le jour⁸. » C'est bien le Père qui vient adoucir la souffrance de ces petits – dont l'aînée a tout juste dix ans.

7. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, *Derniers Entretiens*, 4 juin 1897.

8. Apparition du 13 septembre 1917.

Nous avons une mère

Jésus en croix rencontre le regard de Marie, debout au pied de la croix. Quelle puissance de feu dans cet échange de regards entre le Fils qui meurt par amour pour le monde et la mère qui meurt par amour pour son fils... Nous aussi, en croisant le regard de Marie, nous entrons dans la famille des enfants de Dieu ; Marie nous recueille, nous accueille, nous inclut. Le pape François nous le rappelle ; depuis le Vendredi saint, nous avons une mère :

« Jésus Christ, au moment du don le plus grand de sa vie, sur la croix, n'a rien voulu garder pour lui, et en remettant sa vie, il nous a remis aussi sa Mère. Il dit à Marie : voici ton fils, voici tes fils. Et nous voulons l'accueillir dans nos maisons, dans nos familles, dans nos communautés, dans nos villages. Nous voulons croiser son regard maternel. Ce regard qui nous empêche d'être orphelins ; ce regard qui nous rappelle que nous sommes frères : que je t'appartiens, que tu m'appartiens, que nous sommes de la même chair. Ce regard qui nous enseigne que nous devons apprendre à prendre soin de la vie de la même manière et avec la même tendresse que lui en a pris soin : en semant l'espérance, en semant l'appartenance, en semant la fraternité. Célébrer la Sainte Mère de Dieu nous rappelle que nous avons la Mère ; nous ne sommes pas orphelins, nous avons une mère.⁹ »

Il le redira quelques mois plus tard lors de sa visite à Fatima :

« Selon les paroles de Lucie, les trois privilégiés [les petits voyants Lucia, Francisco et Jacinta, NdA] se trouvaient dans la lumière de Dieu qui rayonnait de la Vierge. Elle les enveloppait dans le manteau de lumière que Dieu lui avait donné. Comme le croient et le sentent de nombreux pèlerins, sinon tous, Fatima

9. Pape François, homélie du 1^{er} janvier 2017, solennité de la très sainte Mère de Dieu.

est surtout ce manteau de lumière qui nous couvre, ici comme partout ailleurs sur la terre quand nous nous réfugions sous la protection de la Vierge Marie pour lui demander, comme l'enseigne le *Salve Regina*, "montre-nous Jésus".

Chers pèlerins, nous avons une Mère, nous avons une Mère ! Cramponnés à elle comme des enfants, vivons de l'espérance fondée sur Jésus, car [...] ceux qui reçoivent en abondance le don de la grâce qui les rend justes régneront dans la vie (cf. Rm 5, 17). Quand Jésus est monté au ciel, il a apporté auprès du Père céleste l'humanité – notre humanité – qu'il avait assumée dans le sein de la Vierge Mère ; et il ne s'en séparera jamais plus. Fixons notre espérance, comme une ancre, dans cette humanité placée dans le ciel à la droite du Père (cf. Ep 2, 6). Que cette espérance soit le levier de la vie de chacun de nous ! Une espérance qui nous soutient toujours, jusqu'au dernier souffle¹⁰. »

Récemment, je rentrais chez moi en voiture et, tout en conduisant, je réfléchissais sur un moment difficile que traversait l'un de mes enfants. Le plus dur était que je ne pouvais rien faire pour lui. Je me disais que voir grandir nos enfants, c'est accepter de basculer dans l'impuissance : quand ils étaient petits, nous ne pouvions pas tout faire pour eux, mais nous pouvions en faire beaucoup et, s'il n'y avait plus rien à faire, il nous restait la possibilité de les prendre dans nos bras. Mais quand la distance nous refuse cette ultime consolation, que faire ?

Une prière jaillit péniblement de ce chaos et un mince filet de joie trouva son chemin dans mon cœur douloureux (je crois que Marie aime bien ces quelques mots qui ont tant de mal à sortir, mais qui sont comme un interstice où la lumière finit par entrer). Dans cette pâle lueur, je réussis à

10. Homélie de la canonisation de Francisco et Jacinta Marto, Fatima, 13 mai 2017.

dire à Marie : « Moi, je ne peux plus rien, mais toi, puisque tu l'aimes tellement plus que moi, tu peux le rejoindre là où il se trouve et le prendre dans tes bras. Tu peux le consoler mieux même que je ne l'aurais fait. » Je pris alors un virage et là, dans le ciel au-dessus des champs, je vis un arc-en-ciel. J'en suis restée bouchée bée, c'était une si belle réponse de Marie que j'en étais confondue : non seulement j'avais la certitude que Marie serait présente dans la vie de mon enfant pour le guider et le consoler, mais moi aussi, j'étais consolée.

Marie, mère du silence

Je regarde souvent, dans l'église Saint-Sébastien à Nancy, un grand tableau accroché du côté droit du chœur, qui représente la Pentecôte. La composition en est relativement classique : Marie vêtue de bleu est assise au centre et les apôtres installés autour d'elle, rassemblés « *dans la chambre haute où ils se tenaient habituellement [...] avec Marie la mère de Jésus*¹¹ ».

Cependant, beaucoup de tableaux et toutes les icônes sur ce thème nous montrent chacun des apôtres calmes et recueillis, recevant avec piété la flamme de l'Esprit Saint qui se pose sur eux. Dans ce tableau, au contraire, comme chez Jean Restout (1732, musée du Louvre), les apôtres se lèvent, se reculent, poussent des cris, certains tombent à terre, épouvantés. Marie seule, paisible et heureuse, est ouverte à l'accueil de l'Esprit qu'elle connaît déjà si bien !

Cette scène n'est-elle pas dotée de réalisme ? Après tout, si nous nous tenions, comme les apôtres, dans une pièce fermée à double tour qui, soudain, se remplit de nuages et de coups

11. Actes des Apôtres 1, 13-14.